

De l'or du Minas au café du Paraïba : remarques d'histoire comparée

Autor(en): **Mauro, Frédéric**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse
d'histoire = Rivista storica svizzera**

Band (Jahr): **17 (1967)**

Heft 3

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-80590>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

DE L'OR DU MINAS AU CAFÉ DU PARAÏBA: REMARQUES D'HISTOIRE COMPARÉE

Par FRÉDÉRIC MAURO

Dans *La formation des grands domaines au Mexique*, François Chevalier a bien montré comment la chute de la production d'argent, au début du XVII^e siècle, avait asphyxié les échanges en raréfiant leur instrument de paiement, créant les conditions favorables au développement d'une économie fermée. Celle-ci s'était organisée autour des *haciendas*, ces grands domaines créés par les mineurs, une fois leurs mines épuisées, et qui se consacrèrent surtout à l'élevage.

«Malheureusement, écrit François Chevalier¹ la crise minière réduisait les besoins en mulets, en cuirs et même en vivres. Aussi la colonisation agricole semble-elle marquer un temps d'arrêt, voire un recul dans les zones les plus exposées aux attaques des nomades ... Une possibilité nouvelle s'offrait aux mineurs et propriétaires avec le grand développement de la vénalité des offices ... Comme ,l'officier public perpétuel est maître et seigneur absolu — *dueño y senõr absoluto* — de la justice, du gouvernement et du trésor royal de son district', le premier soin de ceux qui, avec quelque capital, ,y ont des labours, des troupeaux, des mines ou des négoçes' est, en effet, d'acheter une de ces charges. Ils peuvent alors monopoliser les biens et gouverner, à leur profit, ,ceux qui ont des labours pour accaparer les journaliers (*gañanes*) ou Indiens de *repartimento*', et pour fixer le prix du pain à des taux excessifs, puis tous en général pour avantager leurs propres affaires.»

A l'économie minière fondée sur l'exportation du métal précieux on voit donc se substituer une économie seigneuriale fermée, fondée

¹ P. 235—236.

sur un nouveau servage. A cette grande propriété laïque s'ajoute d'ailleurs une grande propriété ecclésiastique et la Nouvelle Espagne dans de courant du XVIII^e siècle apparaît comme une sorte d'Etat médiéval.

Ce qui est vrai du Mexique l'est aussi du Pérou, en prenant ce terme géographique dans le sens large qu'il avait au XVII^e siècle. La décadence minière a encouragé la grande propriété et l'économie domaniale fermée. Mais au Brésil? Ici pas de mines au XVI^e, donc pas de déclin minier au XVII^e siècle. Une économie sucrière mi fermée-mi ouverte, et, au delà d'elle, dans le *sertão*, une économie pastorale assez rudimentaire. Pas de grande révolution des structures.

Ce n'est donc pas au Brésil du XVII^e que nous fait penser le Mexique du XVII^e, mais plutôt à un Brésil plus tardif, celui qui connaît la grande poussée minière du XVIII^e et qui, dans les années 1770 se retrouve dans la même situation que la Nouvelle Espagne vers 1600. Entre le cycle de l'or et celui du café, le Brésil connaît une sorte de dépression. Celle-ci a-t-elle permis le développement d'une économie domaniale fermée? Et sinon, pourquoi?

* * *

Quand nous parlons de la dépression postérieure à 1760 de quoi s'agit-il? Nous connaissons le tableau, désormais classique de la production aurifère du Brésil au XVIII^e siècle.

Périodes	Moyenne annuelle (en kg)
1701—1720	2 750
1721—1740	8 850
1741—1760	14 600
1761—1780	10 350
1781—1800	5 450
1801—1820	2 750

On revient entre 1801 et 1820 à la même production qu'un siècle auparavant. Mais le déclin commence dès les années 1760. La monoproduction minière avait remplacé la monoproduction sucrière dans le commerce international du Brésil. A son tour elle est touchée à mort. Par quoi va-t-elle être remplacée?

Par le café. Mais celui-ci arrive tard. Sans doute la plante est-elle connue depuis assez longtemps au Brésil: elle y aurait été introduite dès 1727. Mais pendant cinquante ans elle est cultivée exclusivement au Para. En 1761 elle est apportée du Para à Rio de Janeiro. Elle se répand alors peu à peu autour de la baie de Rio. De là elle gagne la vallée du Paraíba. Le livre de Stanley Stein sur Vassouras nous montre ce municipe gagné par le café dès le début du XIX^e siècle. Dès 1809 il y est interdit de laisser des terres en friche entre les *sesmarias*; signe d'un peuplement déjà assez dense. En 1822 les titres de propriété sont unifiés et en 1843 il ne reste plus de terres en friche vacantes dans le municipe. A ce moment là les petits *sitiantes* sont déjà spécialisés dans les cultures vivrières, les grands *fazendeiros* (82 en 1850) se consacrent au café. Vassouras est assez typique de toute la partie centrale du Paraíba do Sul. L'échantillon qu'il représente prouve que, vers 1820—1830, la grande production caféière a déjà connu son démarrage.

Par conséquent la dépression s'étend sur les années 1770—1820, soit cinquante ans. Elle correspond à un ralentissement de l'expansion territoriale brésilienne. Le traité de 1750 limite cette expansion vers le Nord et vers le Sud. Et, du côté de l'ouest, si les «*monções*» continuent, l'époque des grandes expéditions de découverte est passée. Cette dépression correspond aussi à une crise de l'économie portugaise dans son ensemble; crise qui éclate en 1759—1760 et que Jorge de Macedo a étudiée dans son livre sur Pombal. Contre elle l'homme d'état portugais s'est efforcé de lutter en re-crétant une industrie portugaise, comme l'avaient fait les colbertistes portugais de la fin du XVII^e siècle. Mais le mal venait du Brésil. Et du Brésil aussi est venue la guérison, lorsque l'or a été remplacé par de nouveaux produits agricoles jouant alors le rôle que le sucre avait joué au XVI^e au XVII^e siècles. Mais, au Portugal, d'autres éléments ont joué. Il n'est pas sûr que l'effort pombalien d'industrialisation ait eu une grosse influence. Par contre, comme l'a montré Vitorino Magalhães Godinho² la hausse des prix internationaux a entraîné celle des prix portugais. Cette hausse internationale est due à la fois à la reprise de la production d'argent au Mexique (879 060 kg

² *Prix et Monnaies au Portugal*, Paris 1955, p. 205.

d'argent produits dans le monde entre 1781 et 1800 contre 652 740 entre 1761 et 1780) et aux guerres de la Révolution et de l'Empire. Au Portugal même le gouvernement a répondu au besoin en moyens de paiement né de la hausse des prix, en créant du papier-monnaie : pour 11 356 589 800 *reis* de 1797 à 1808³. A cette somme il faut ajouter les billets des instituts privés et les actions des compagnies auxquelles l'Etat a accordé pourvoir libérateur, tout au moins provisoirement.

Au Brésil même, on ne sait dans quelle mesure le papier monnaie a pénétré, avant 1808. Vers 1778 un rapport consulaire français évalue de la façon suivante la part de la production brésilienne dans les exportations portugaises⁴:

Sucre	2 700 000 cruzados
Coton	800 000 „
Tabac	800 000 „
Bois-brésil	540 000 „
Café, drogues, épices	480 000 „
Cacao	270 000 „
Huile de baleine	150 000 „
Bois de menuiserie et marqueterie	14 400 „
Cuir	?
Total	<hr/> 5 754 400 cruzados

Comme le déficit de la balance commerciale est pour une bonne partie acquitté en or, et que l'or vient aussi du Brésil, V. M. Godinho estime que le Brésil entre finalement pour les $\frac{3}{4}$ dans les exportations portugaises à l'étranger.

On remarquera l'importance persistante du sucre. La culture de la canne s'est, au XVIII^e siècle, étendue au Minas, encore que l'administration y ait interdit la construction d'*engenhos de assucar* parce qu'ils produisaient de l'eau de vie, dangereuse en zone minière, qu'ils pouvaient concurrencer les *engenhos* de la côte et qu'enfin il valait mieux cultiver des produits de subsistance, nécessaires à la vie des populations. En fait cette interdiction disparaîtra après 1800⁵. En 1759 avait été créée la Compagnie de Pernambouc et

³ *Ibidem*, p. 209.

⁴ *Ibidem*, p. 261.

⁵ MIGUEL COSTA FILHO, *A cana-de-acucar em Minas Gerais*, Rio 1963.

Parahyba que l'on accusera vite d'élever ses prix de vente et d'abaisser ses prix d'achat, ruinant ainsi les maîtres de moulin. Elle sera supprimée en 1787. Créée pour stimuler le commerce elle est bien le signe de l'atonie persistante de l'économie sucrière. Mais cette économie ne meurt pas et même se maintiendra assez bien jusque vers 1815.

On remarquera aussi l'importance de tabac, qui remonte au XVII^e siècle. Au XVIII^e sa culture se développe beaucoup à Bahia et, en 1757, on l'interdit à Rio pour ne pas concurrencer la production de Bahia. L'agriculture du tabac utilise déjà le fumier mais n'exige pas de gros équipements. Bien qu'elle nécessite beaucoup de main d'œuvre elle peut être entreprise par des agriculteurs modestes, sans capitaux. C'est donc une culture plus démocratique que celle de la canne à sucre. Comme celle-ci et, pour les mêmes raisons, elle est interdite dans le Minas. En réalité elle s'est beaucoup développée dans le sud du Minas, surtout après 1760, absorbant une partie de la main-d'œuvre libérée par l'exploitation déclinante des mines. Son déclin n'interviendra qu'au début du XIX^e siècle; car, au XVIII^e elle n'a pas eu, comme le sucre, la concurrence de la culture antillaise. Et elle exporte son produit non seulement en Europe mais aussi vers le Rio de la Plata et l'Afrique. Vers 1815 les Français créent à Bahia une manufacture de tabac pour ravitailler le marché africain. Le commerce du tabac est une régie royale dans laquelle, pratiquement, l'Etat concède des licences à des commerçants transporteurs. C'est le traité de 1815 entre le Portugal et l'Angleterre qui portera au tabac un coup sérieux: il interdit le trafic des Noirs au Nord de l'Equateur. La Guinée ne peut plus envoyer de Noirs à Bahia et Bahia ne peut plus, en échange, envoyer du tabac en Guinée. Mais, on le voit, c'est un déclin tardif⁶.

Dans la petite statistique précédente, la place du coton est importante et nouvelle. Et encore, s'il faut en croire V. M. Godinho⁷, le consul français se trompait-il, car les quantités exportées, comme celles débarquées au Portugal, dépassaient de beaucoup les chiffres

⁶ Pour tout ceci cf. CAIO PRADO JUNIOR, *Formação do Brasil Contemporâneo*, 4^e éd., S. Paulo 1953, p. 148—149.

⁷ *Op. cit.*, p. 261.

avancés par lui. Dans l'exploitation du coton, le Brésil est en retard. Aux États-Unis, en 1792, Whitney invente sa machine à égrener (*saw-gin*). Au Brésil, sept ans après, on emploie encore la *churka* orientale (deux cylindres tangents et tournant en sens contraire) et dans un ouvrage paru alors («Mémoire sur la culture des cotonniers») il n'est pas fait mention de la *saw-gin*. Les voyageurs Martius en 1817 et Saint-Hilaire en 1819 ne trouvent toujours que la *churka*. De même le coton est toujours mis en balles à la main. Procédé très préjudiciable à la santé des travailleurs: on prend un sac par les quatre coins, on y jette le coton et un travailleur le piétine mais la chaleur qui s'en dégage produit des troubles organiques; et, de plus, cette méthode de compression est peu efficace. Cela dit, la culture du coton a pris beaucoup d'importance après 1775. Alors que le sucre est une culture de riches, de capitalistes, le coton est une culture de pauvres parce qu'elle est plus simple et exige beaucoup moins d'investissements. En dehors de la culture proprement dite, le «conditionnement» du produit s'est fait sans grosses dépenses puisqu'il ne comportait que l'égrenage et la mise en balles. La demande a été encouragée à la fin du XVIII^e siècle par la demande européenne et, en particulier, anglaise, grâce à la Révolution Industrielle et à l'introduction de la machine à vapeur dans l'industrie textile, ce qui augmenta beaucoup la production et les besoins en matière première. La culture du coton ne cessera de s'étendre au Brésil jusque vers 1815: alors commencera, avec la paix, la concurrence des États-Unis⁸.

Le coton est une plante indigène, le *gossypium brasiliense*, mais les Indiens du Brésil ne la connaissaient pas avant l'arrivée des Européens. Elle s'est d'abord développée au Maranhão qui en exporte pour la première fois en 1760 (651 arrobes). Dès 1778 Pernambouc le suit, puis Bahia et Rio. Au Maranhão, la Companhia Geral do Comercio do Grão Para e Maranhão (1750—1777) a donné une grande impulsion à la culture et à l'exportation du coton, attirant les esclaves noirs. «Bien que blanc, le coton a rendu noir le Maranhão» écrit Caio Prado Junior⁹. A l'époque de son apogée

⁸ CAIO PRADO JUNIOR, *ibidem*, p. 142—148.

⁹ *Ibidem*, p. 144 n.

il se trouve d'ailleurs réparti dans tout le Brésil, du Maranhão à Porto Alegre et de la côte au Goiás. Il préfère des régions plus sèches que la côte et aux pluies plus régulières. Aussi son champ de prédilection est-il *l'agreste*, cette région intermédiaire entre la plaine côtière humide et la *caatinga* du *sertão*. Mais là, souvent, une grande difficulté : le transport. C'est pourquoi seuls le Maranhão et le Nordeste résisteront — et encore, assez mal — à la concurrence étrangère, après 1815.

Le cacao est, lui aussi, devenu important après 1760, en particulier dans le Grão Para. Il représente jusqu'à 82 % des exportations de cette province et toujours au moins 35 à 40 %. Et nous savons que de 1756 à 1777 les navires de la Compagnie de Commerce de Grão Para et Maranhão transportèrent de Belem à Lisbonne 838 380 arrobes de cacao¹⁰. Par contre le riz, le manioc, le haricot restèrent au Brésil des cultures vivrières pour le ravitaillement local ou national. L'indigo que le Marquis de Lavradio, Gouverneur, essaie d'introduire en 1769 voit sa production augmenter dans la capitainerie de Rio et en particulier au Cabo Frio. Mais après 1815 il subit la concurrence de l'indigo nord-américain et aussi de l'indigo des Indes Orientales, encouragé par l'Angleterre qui vient de perdre définitivement ses Treize Colonies.

Le Brésil a donc vu se développer sur son sol, après 1760, un certain nombre de cultures dont les produits ont remplacé l'or, au moins en partie, dans les exportations brésiliennes. Il faudrait y ajouter les cultures vivrières qui ont pris plus d'ampleur et certaines productions comme celle du *guaxima* qui, vers 1778, permet peut-être au Brésil de se passer de la corderie hollandaise¹¹. Le Rio Grande ne va-t-il pas même jusqu'à exporter du blé dans les sacs de cuir que lui fournit son élevage ? Enfin la reine Maria I^a, sous l'influence d'Azeredo Coutinho et des économistes libéraux supprime en 1801 le monopole du sel. Dès lors le Brésil peut pro-

¹⁰ MANUEL NUNES DIAS, «Subsidios para o estudo do tonelagem da frota da Companhia Geral do Grao-Para e Maranhão. As frotas do cacau da Amazonia (1756—1777)», dans *Actas do Congresso Internacional de Historia dos Descobrimentos*, Lisbonne 1961, vol. V.

¹¹ MANUEL NUNES DIAS, «Noticias da cultura industrial da Guaxima», dans *Rev. de Historia* n° 24, S. Paulo 1955, p. 419—423.

duire son propre sel et même en exporter : le gouvernement espère ainsi par ce nouveau produit s'ajoutant au coton, au cacao, au tabac et au sucre, compenser l'effondrement de la production minière¹².

Le Brésil profite donc de la poussée des prix que connaît l'économie portugaise jusque vers 1815. Ensuite le sort du Portugal et celui du Brésil diffèrent. Le Portugal connaît un effondrement des prix et une crise grave avec la paix et la rupture de ses relations économiques avec le Brésil. Celui-ci, en effet, par la lettre royale du 28 janvier 1808 a ouvert ses ports aux navires étrangers, en fait surtout des anglais. Le traité de commerce anglo-portugais de 1810 réduit les droits des douanes brésiliennes sur les produits anglais à 15 % — et, par d'autres clauses, favorise encore le commerce anglais au Brésil. C'est l'invasion du Brésil par le commerce anglais et en 1820 on compte déjà 60 établissements anglais à Rio. Le pays devenu ainsi une colonie commerciale de l'Angleterre, échappe au commerce portugais. D'où la révolution portugaise de 1820 fomentée par la bourgeoisie victime de cette situation et privée de la richesse immobilière qui reste entre les mains de la noblesse et du clergé. Au Brésil, malgré une balance commerciale défavorable et l'impossibilité de créer une marine marchande et une industrie face à l'industrie et à la marine britanniques, ces événements maintiennent des relations très fortes avec l'extérieur et encouragent une économie agricole de spéculation. L'Indépendance, proclamée en 1822 entraîne la création d'une monnaie nationale, tandis que la Banque instituée en 1808 persistera jusqu'en 1829. Enfin l'Indépendance ouvre le territoire aux immigrants étrangers, Suisses ou Italiens, plus tard Allemands, et en tous temps Portugais, dont le nombre ne cesse d'augmenter. Il y a là un nouveau stimulant à l'économie.

Cependant entre 1815 et 1830, sur le marché international vont se dresser de nouvelles concurrences. Pour le sucre, la betterave met désormais la canne en échec. Si celle-ci connaît à Haïti la crise de la révolte et de la réforme agraire, elle connaît de nouveaux développements dans les Antilles anglaises et hollandaises. Sans

¹² MYRIAM ELLIS, *O monopólio do sal no estado do Brasil (1631—1801)*, S. Paulo 1956.

doute, avec la Révolution Industrielle en Europe, assiste-t-on à une croissance spectaculaire de la consommation. Mais celle-ci ne suffit pas à donner à la production sucrière brésilienne le coup de fouet nécessaire au maintien de sa propre croissance.

L'indépendance des Etats-Unis, la paix dans l'Atlantique et l'expansion économique et géographique rapide de la jeune nation sont un coup fatal pour le coton et le tabac brésiliens. Le cacao du Maranhão n'a pris l'ampleur qu'on pouvait espérer et il faudra attendre le XX^e siècle pour voir le Brésil, grâce à Ilheus, devenir le grand producteur mondial de cacao.

Après 1820, le Brésil risque donc de connaître comme le Portugal une crise assez grave et d'autant plus grave que l'ensemble de l'économie mondiale connaît une grande dépression, une phase *b* d'un mouvement de longue durée Kondratieff. C'est alors qu'intervient le café. Il a été, pour l'économie brésilienne, le grand sauveur. Il absorbe très vite les capitaux et la main d'œuvre disponible. Il débute dans la vallée du Paraíba, là où les routes traditionnelles de Rio ou Minas permettent un accès facile et un écoulement relativement aisé de la marchandise. Vers 1850, lorsque la phase *b* du Kondratieff se termine pour l'Europe, le Brésil est définitivement sauvé.

* * *

Le Brésil, après la dépression des années 1770—1790 a connu une nouvelle poussée avec les guerres de la Révolution et de l'Empire, l'arrivée de la Cour à Rio et le développement du coton, du sucre, du tabac, du cacao, du sel et autres produits. Après 1815 cette nouvelle économie est de nouveau menacée. Et vers 1850 elle est définitivement remplacée par celle du café qui ne tue pas les autres productions mais les fait passer au second rang. On a donc, en vingt ans, trouvé moyen d'amortir le déclin de la production minière puis de lui substituer une nouvelle «monoproduction» engendrant un nouveau cycle, le quatrième de l'histoire du Brésil après ceux du bois, du sucre, de l'or; le cinquième peut être si entre l'or et lui on accepte de placer un cycle du bétail, ou de l'élevage¹³.

¹³ Pour tout ceci cf. CAIO PRADO JUNIOR, *op. cit.*, p. 181—207.

Dans le *Nordeste* l'élevage est très ancien. D'abord mêlé à l'exploitation sucrière, il s'est bientôt installé dans le *sertão* formant «*o outro Nordeste*», le Nord Est sec de la *caatinga*, par opposition au Nord Est humide de la plaine côtière, du *massapé*, et des moulins à sucre. Les *fazendas*, assez rudimentaires qui se sont créées là dès le XVII^e siècle, Caio Prado Junior les a décrites avec précision. Le *fazendeiro*, ses *vaqueiros* et ses *fabricas* se nourrissent de viande et des légumes et céréales cultivés dans le lit majeur du fleuve le long duquel s'est établie la *fazenda*. Le lait n'est pas vendu, mais utilisé sur place sous forme de fromage ou de lait caillé. Mais l'économie n'est pas réellement fermée. Sur les 1000 veaux que donne chaque année une bonne *fazenda*, 250 bêtes survivent et peuvent être vendues. Si on ajoute les aléas du transport vers les foires et au delà c'est 125 bêtes en moyenne qui arrivent aux points de consommation. Mais de son côté le *vaqueiro* a reçu le quart des veaux qui naissent. Il n'est payé que tous les cinq ans : il reçoit alors d'un seul coup un grand nombre de bêtes : ce qui lui permet souvent d'aller s'établir ailleurs à son propre compte. Naturellement en cas de grande sécheresse tout ce système s'effondre : les bêtes meurent de faim et les hommes s'enfuient vers la côte ou vers le sud à la recherche d'eau et de nourriture. Dans l'ensemble et malgré le rôle assez faible de la monnaie (à la foire les 125 bêtes sont échangées contre toutes sortes de produits : nourriture, sel, vêtements etc...) l'économie des *fazendas* n'est pas fermée : elle est orientée vers le ravitaillement en bêtes de somme et en viande du Nord Est sucrier. Economie naturelle non fermée elle a pu profiter du regain des cultures après 1770.

Dans la région beaucoup plus riche du *Minas* en particulier dans sa partie méridionale, le district du Rio das Mortes, l'actuel bassin du Rio Grande, affluent du Parana, la terre est plus riche et l'activité minière avait créé au XVIII^e siècle un large marché de consommation¹⁴. La production est devenue si forte que dans la seconde moitié du XVIII^e siècle le Minas a pu exporter du bétail et de la viande au lieu d'en acheter, comme auparavant à Rio ou

¹⁴ MAFALDA ZEMELLA, *O abastecimento da Capitania das Minas Gerais no Seculo XVIII*, S. Paulo, 1951.

à S. Paulo. On a même vu se développer dans cette dernière capitainerie une zone d'élevage sur le modèle de celle du Minas. Ici la technique est très supérieure à celle du Nord Est et nous renvoyons aux belles pages écrites sur ce sujet par Caio Prado Junior. Il est donc encore moins question, ici, d'économie fermée. Sans doute le repli minier risquait d'entraîner le repli de cet élevage sur lui-même et les mineurs désabusés se tournaient-ils eux mêmes en grand nombre vers cet élevage et vers l'exploitation agricole. Mais le mouvement s'est fait lentement. Les villes de la côte comme Rio et Bahia se sont substituées en partie à celles du Minas comme grandes consommatrices et bien vite la culture du café, au Sud, dans la vallée du Paraíba, a absorbé la main-d'œuvre noire rendue disponible par la baisse de la production minière. D'ailleurs plus au Nord l'exploitation des diamants se maintenait plus longtemps vivace. Les changements ont donc été trop nombreux et trop rapides pour que puisse s'installer vraiment une économie fermée.

En même temps se développait une nouvelle grande région d'élevage: le *Rio Grande do Sul*. Après les traités de 1750 et 1777 ce pays reste définitivement portugais. A la fin du XVIII^e siècle il est entre les mains de 539 *estancieros*. Ils exportent du cuir, du bétail sur pied (10 à 20 000 têtes par an, vers 1800, en direction de Santa Catarina et de Curitiba) mais surtout le *charque*, la viande séchée, qui supplée à l'insuffisance de l'élevage nordestin. En 1793 le Rio Grande exporte 13 000 arrobes de *charque* (l'arrobe valant 15 kg) et en 1810, 600 000 arrobes. Les *charqueadas*, créées en 1780, sont installées dans la région de Pelotas: la proximité de la lagune et de la mer facilite l'exportation. En même temps le Rio Grande exporte des mulets, par terre, vers S. Paulo (12 à 15 000 par an vers 1800, sans compter 4 à 5000 chevaux). Au nord de l'Iguaçu, dans le pays du Parana et jusqu'à S. Paulo, le bétail est plus domestiqué qu'au Rio Grande: nous sommes là dans une zone de transition vers le Minas. Mais déjà une certaine division interrégionale du travail s'est faite: l'élevage du mulet y est interdit pour ne pas concurrencer celui du Rio Grande. Le point d'aboutissement des exportations par terre est la foire de Sorocaba, près de S. Paulo.

Grâce au voisinage de l'Océan et à la proximité de régions économiquement actives l'élevage brésilien connaît partout un large

marché, un vaste débouché, à une époque où la stagnation menaçante est évitée par une nouvelle agriculture, par la création de compagnies de commerce, par l'arrivée de nouveaux marchands, les Anglais. Dès lors on s'explique assez bien que l'économie brésilienne soit restée largement ouverte et que la *fazenda* brésilienne n'ait jamais ressemblé à la *hacienda* des hauts plateaux mexicains¹⁵.

* * *

Le Mexique du XVII^e n'a pas eu la chance du Brésil du XVIII^e et du début du XIX^e siècle. Le métal précieux représentait dans son commerce extérieur une part encore plus écrasante qu'il ne le représentera jamais au XVIII^e dans celui du Brésil. Les plateaux mexicains, loin de la mer, sans fleuves navigables étaient moins ouverts aux courants d'exportation pour les marchandises pondéreuses. Les ressources de la Nouvelle Espagne étaient moins variées que celles du Brésil. Le XVII^e siècle a été un siècle de dépression pour une bonne partie de l'Europe, en particulier pour l'Europe espagnole et méditerranéenne; la fin du XVIII^e siècle a évité une dépression prolongée grâce aux guerres de la Révolution et de l'Empire, grâce, aussi, à la poussée de l'argent mexicain et à la Révolution Industrielle. Au Brésil, le café est apparu très vite comme une très grande culture d'exportation. Dans le Mexique du XVII^e et de la première moitié du XVIII^e siècle, rien n'est venu relayer l'argent défaillant.

Alors qu'au XVII^e siècle le Brésil n'était atteint que très tard et assez doucement par la dépression séculaire, le Mexique était le premier dans le monde à la connaître. Par contre à la fin du XVIII^e siècle c'est l'argent mexicain qui sauve le monde de l'effondrement du Minas et avec le monde, finalement le Brésil lui-même.

¹⁵ Sans doute la vie rurale a-t-elle pris, comme le remarque NELSON WERNECK SODRÉ, un caractère féodal (cf. son *Historia da Burguesia Brasileira*, Rio 1964, p. 40 et suiv.) et pourrions nous dire seigneurial. D'autre part, comme le note CELSO FURTADO (*The Economic Growth of Brasil*, Berkeley 1963, p. 63 et suiv.), cette économie rurale fondée sur l'élevage était stationnaire. Mais elle n'était pas fermée et elle ne représentait qu'une partie de l'activité brésilienne.